

avec un bruit de castagnettes qui ferait croire qu'elles ont des gants de bois.

La danseuse cependant lève les bras et cambre son torse avec des attitudes étranges, quelquefois superbes, assurément fascinatrices. Rien de la tête qui reste immobile ; rien des jambes, sinon des mouvements en harmonie avec ceux du corps et des bras, qui se devinent sous les plis de la jupe longue. Avez-vous vu au musée de Naples, dans la salle des bronzes, les danseuses trouvées dans le théâtre d'Herculanum, — ces danseuses aux bras levés et aux yeux blancs qui fixent le spectateur de leur éternel regard ? Les danses *flaminghas* des *bailes* sévillans me les ont rappelées, soudain, avec une intensité singulière ; oui, c'est la danse antique, la danse des mouvements et des attitudes... Une, deux, trois danseuses se sont succédé ; toutes dansant la même danse et lui donnant un caractère différent. Je restais là, cloué à ma chaise, engourdi par la fumée, transporté dans un autre monde. Tout à coup, la quatrième danseuse, après avoir épuisé les attitudes de la statuaire, a risqué sous la jupe des déhanchements qui sentaient Mabilles et Bullier : le charme était rompu ; j'ai senti l'odeur nauséabonde que dégageaient, dans l'atmosphère, l'eau-de-vie d'anis, le pétrole et le tabac ; j'ai vu le décor sordide, le public poudreux, les danseuses en quête d'une proie... et je me suis sauvé à toutes jambes.

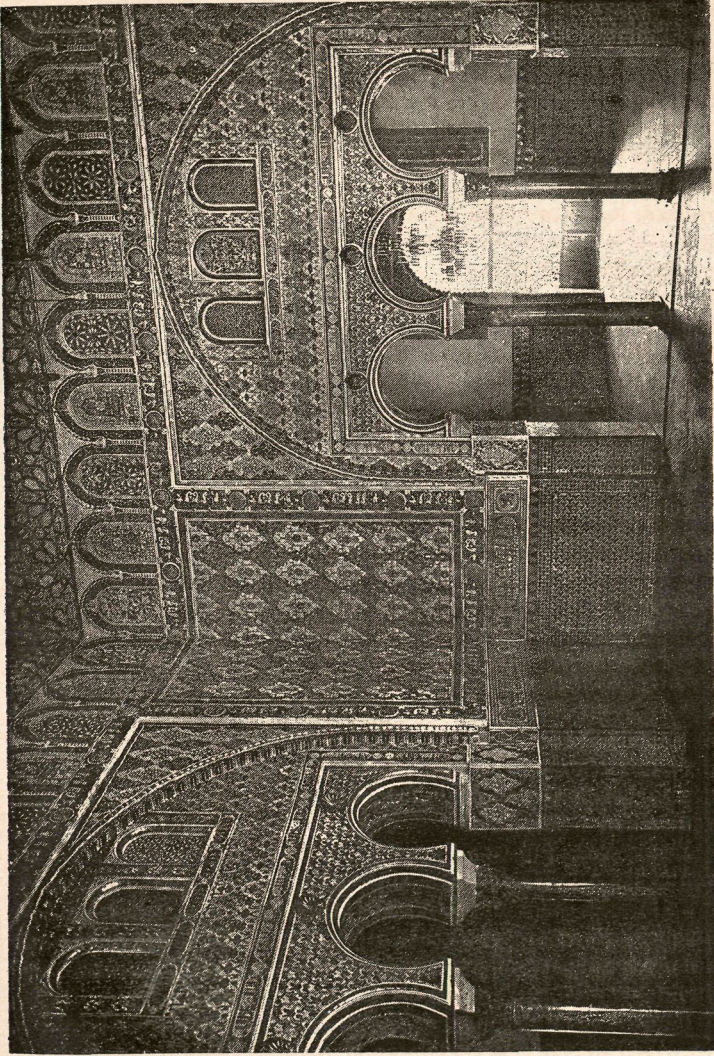
Il faut voir à Séville le palais San-Telmo et ses jardins délicieux : c'est la résidence du duc de Montpensier ; la casa de Pilate, curieuse reproduction de la maison du gouverneur romain de Jérusalem, décorée d'ornements moresques et de statues antiques ; le faubourg de Triana où se rencontrent çà et là des familles de bohémiens. J'allais oublier l'*Ayuntamiento* si joliment brodé de fines sculptures de la renaissance.

Quant à l'*Alcazar*, on ira le voir comme la cathédrale.

On ne le reconnaît pas de loin. Il faut le chercher dans un amas de constructions sans apparence et sous de hauts murs, percés de meurtrières en guise de fenêtres.

C'est d'ailleurs le caractère général des constructions arabes. Point d'extérieur. Les maisons sont des cubes de maçonnerie, à profils inégaux, et les palais ont l'air de fortes-resses.

En entrant à l'*Alcazar* de Séville on croit entrer dans une



SÉVILLE. SALON DES AMBASSADEURS.

caserne ; et il faut traverser deux ou trois cours pour arriver, par des chemins détournés, au palais.

Mais quelle surprise quand on entre dans le patio de la Monteria et qu'on se trouve d'abord en présence d'un portique moresque, puis dans les salles merveilleuses qui se succèdent ! C'est l'architecture des mille et une nuits avec ses caprices fantastiques et ses surprises infinies.

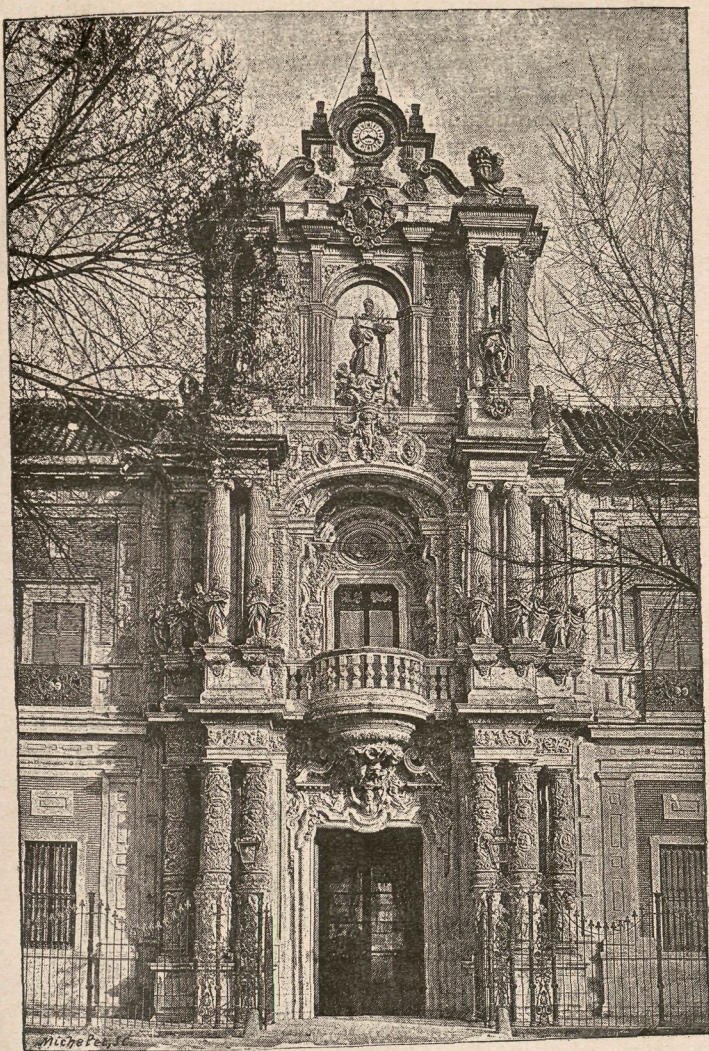
L'Alcazar, après la défaite des Mores, est devenu le palais des rois chrétiens. Aux sultans et aux sultanes, ont succédé, sous ses voûtes constellées de stalactites d'or, d'azur et de pourpre, don Pedro le Cruel et Marie Padilla, Charles-Quint et Philippe II. Aujourd'hui, c'est le palais d'Alphonse XII, à Séville. Chaque souverain y a laissé des traces de son passage ; mais nul n'en a modifié le caractère. Il reste donc bien encore l'Alcazar des rois mores : seulement restauré, brillant, garni de sièges bas et de tables inscrutées, qui s'harmonisent avec l'ensemble.

Voici la salle des ambassadeurs avec sa haute coupole aux combinaisons prodigieuses, ses reliefs brillants, ses profondeurs sombres, ses arcs élancés, perdus dans un inextricable fouillis de pendentifs, ses balcons intérieurs, ses panneaux à claire-voie, trahissant le couloir intérieur par lequel passaient les femmes. Voici le *patio de las Donzellas*, où les rois mores recevaient un tribut de cent jeunes filles, et celui des poupées, sur lequel donnent les appartements des femmes ; tous deux avec leurs arcs et leurs colonnes de marbre, soutenant des murs de dentelle, avec leur bassin aux eaux jaillissantes.

Et puis des salles et des salles, dallées de marbre, revêtues de stucs découpés et de mosaïques de faïence, fermées par des portes de marqueterie, éclairées par des jours mystérieux venus d'en haut.

Descendons ; nous allons trouver les bains des sultanes devenus ceux de Marie Padilla. Ils sont tels encore que le passé les a laissés. Sous une longue voûte s'étendent des bassins de marbre, où venaient s'ébattre les femmes du harem ou de l'alcôve ; autour, un passage où se tenaient les courtisans qui buvaient, dit-on, l'eau du bain des favorites...

Remontons : ce sont les jardins aux grands bassins bordés de myrthes, aux allées dallées en briques accompagnées de rigoles babillardes, aux massifs d'où les jets d'eau s'élancent parmi les palmes et les roses.



SÉVILLE. PORTE PRINCIPALE DU PALAIS DE SAN TELMO.

Tout cela est fleuri et jaillissant, comme les salles du palais sont brillantes et dorées. C'est la résurrection du passé. Pourtant à l'Alcazar de Séville on rêve de l'Alhambra. La restauration, si bien qu'elle soit faite, laisse à l'esprit un doute, une inquiétude. Était-ce bien cela ? Ne l'a-t-on point changé, en l'accommodant au gré de Charles-Quint ou d'Alphonse XII ? Ce qu'on veut voir, c'est le palais-forteresse des rois mores tel qu'ils l'ont laissé ; ce qu'on veut surprendre, c'est la civilisation arabe prise sur le fait. Adieu donc, Séville, vieille cité toujours jeune parce qu'elle est vivante, parce qu'elle est gaie, parce qu'elle est aimable. Et partons pour Grenade.

VII

GRENADE, L'ALHAMBRA, L'ABAYCIN

Pour aller de Séville à Grenade il y a maintenant un chemin de fer. On part à sept heures du matin, on arrive à huit ou à neuf heures du soir. C'est long, eu égard à la distance ; mais c'est déjà un grand progrès sur le passé. Le voyage, d'ailleurs, n'a rien de pénible ; il y a même des buffets le long du chemin. Mais, par exemple, il n'y a rien dans les buffets ; oh ! rien du tout. Pour moi, j'avais pris quelques provisions, ce qui n'est jamais de trop en Espagne ; mais deux de mes compatriotes moins avisés sont demeurés à jeun jusqu'au soir. Entre Séville et Grenade ils n'ont pu se procurer que quelques grenades et... des cœurs de palmier. Or, le cœur de palmier est une triste provende. Cela ressemble à des tiges de salsifis. Par exemple, pour les arroser, l'eau ne manquait pas.

« *Agua ! agua !* » crient à chaque instant de pauvres hères drapés dans des guenilles, qui présentent aux voyageurs des verres et une cruche de terre poreuse, pleine de bonne eau fraîche.

« *Agua !* » et *mañana !* » me disait l'un de mes compagnons, sont les deux mots fondamentaux de la langue espagnole. De l'eau ? On vous en offre partout et avec tout ; quel-

quefois en tout et pour tout ; « demain ? » on vous y renvoie sans cesse, quoi que vous demandiez.

Cependant, on a trop médité de la cuisine espagnole, je veux dire de la cuisine des hôtels en Espagne. Elle est fort passable ; et on mange bien dans les bons hôtels, parce qu'il y a toujours assez de plats pour qu'on puisse trouver sa vie, en dehors des garbanzos et des salades d'oignons, de piment et de tomates crues. Mais il n'y a pas toujours d'hôtels (*de fondas*), et quand il y a des *fondas*, elles ne sont pas toujours approvisionnées ; voilà le diable !

De temps en temps, il semble qu'on traverse le désert. Rien ! rien ! rien ! De quoi vivent les habitants ? On ne sait pas ! Quand on leur demande du pain, ils ouvrent des yeux étonnés ; du chocolat, ils restent stupéfaits ; des fruits ou de la viande, ils pensent qu'on veut se moquer d'eux. Mais, toujours foncièrement hospitaliers, il vous offrent de l'eau, par exemple.

Si on a médité de l'Espagne au point de vue de la cuisine, on l'a calomniée au point de vue de la propreté. Il n'y a pas de pays plus propre que l'Espagne. J'entends au moins dans les hôtels et dans les maisons bourgeoises. On lave, on frotte les dalles et les parquets ; on blanchit les murs, et il n'y a de rues sales que celles dont la voirie est à la charge de la municipalité. Quant au menu bétail des alcôves, je ne l'ai heureusement rencontré nulle part. De Burgos à Grenade, pas même une puce !

Entre Séville et Grenade, à travers l'Andalousie, le chemin de fer traverse un pays fertile et riant ; de temps en temps, une lande envahie par le palmier nain, qui pousse là-bas comme du chiendent, que rien n'arrive à extirper et qu'on pourrait appeler le palmier endémique ; mais plus souvent de la vigne, des arbres fruitiers, des cours d'eau, des champs couverts de récoltes.

Grenade ! A ce nom magique on saute hors du wagon ; on s'élance vers l'omnibus de l'hôtel où on veut descendre, et c'est généralement dans l'un des deux hôtels qui se sont établis dans l'Alhambra.

L'Alhambra est hors la ville ; et il y a loin de la station à l'Alhambra ; et puis on est fatigué ; et puis on a faim ; et puis on voudrait bien voir ; et comme il fait nuit on ne voit rien.

Cependant, au bout d'une longue rue qui monte, voici une porte monumentale ; quand l'omnibus, traîné par les mules, l'a franchie, la nuit devient plus sombre encore. L'air change : on sent les parfums sylvestres ; on entend de toutes parts le bruit des eaux murmurantes et jaillissantes qui s'élancent de rocher en rocher ou roulent sur les cailloux. En doit-on croire ses yeux ? C'est dans un bois de haute futaie plein de ruisseaux et de cascades qu'on voyage.

L'effet est d'autant plus saisissant qu'en Espagne, comme je l'ai dit, il n'y a point d'arbres. Jamais oncques ne fut pays plus chauve. L'Andalousie, elle-même, ne passe pour avoir des arbres que par comparaison avec les plaines rasées de la Manche et des deux Castilles.

Eh bien ! tout à coup, ce sont des arbres centenaires assez hauts pour ombrager la cathédrale de Séville ; des arbres comme ceux de nos forêts de Fontainebleau ou de Compiègne !

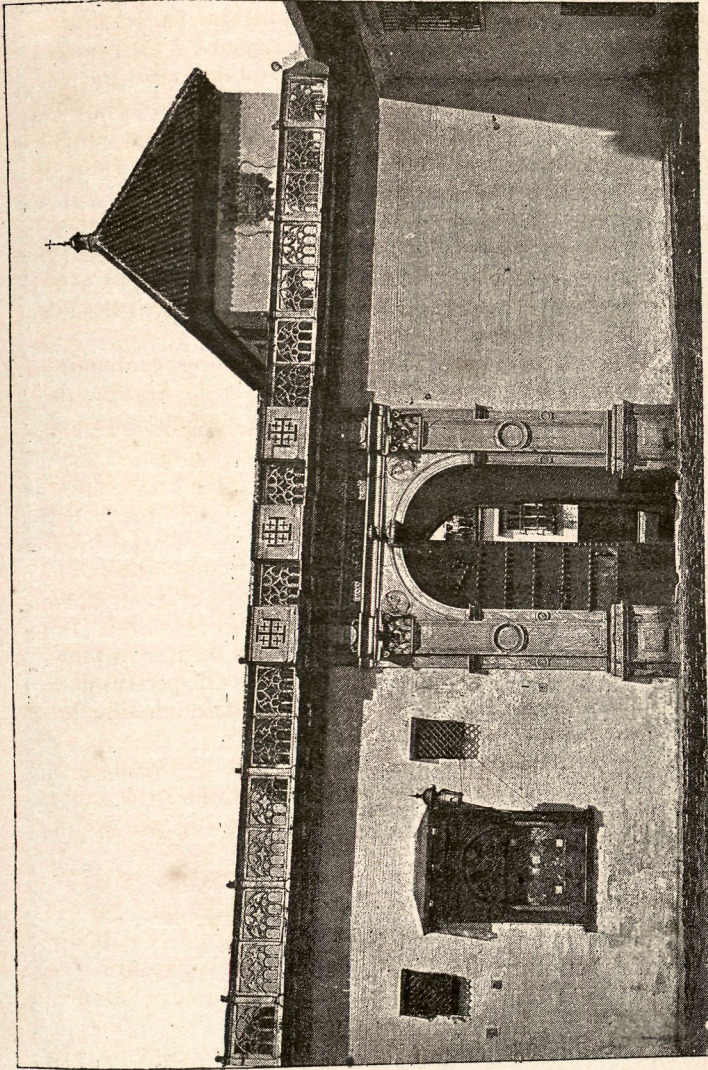
Pour les eaux qui circulent à travers ces arbres, nous n'en avons point de pareilles, et si abondantes, et si claires, et si fraîches, et si rapides en leur courant. Les Arabes les ont amenées de la sierra Nevada, comme les Romains du temps des rois, celles des montagnes de la Sabine dans Rome ; puis il les ont réparties, aménagées avec une habileté infinie. Les eaux des salles du Palais dans l'Alhambra ne jouent plus ; mais celles du Généralife, celles des fontaines dispersées dans le bois ou adossées au palais, comme la fontaine de Charles-Quint, fonctionnent admirablement.

S'il fait clair de lune, l'entrée de nuit dans l'Alhambra est fantastique ; sinon elle est presque redoutable. On soupe alors et on se couche vite, pour jouir de la vue, au matin.

Et comme on a raison !

Au matin, sous des massifs d'ombre éclatent des trouées de soleil ; les ruisseaux étincellent en bouillonnant sur les cailloux ; les allées sinueuses qui montent vers le palais des rois mores sont animées par la présence des voyageurs, des guides, des bohémiens au teint bistré, aux costumes éclatants, qui font concurrence aux guides-interprètes.

A la sortie de l'hôtel, trois ou quatre se précipitent vers vous. « Je voudrais aller au palais de l'Alhambra. — Bien, mais vous feriez mieux de voir d'abord le Généralife. — Pourquoi ? — Parce qu'après l'Alhambra vous trouverez que



SÉVILLE. ENTRÉE DE LA MAISON DE PILATE.

le Généralife ce n'est plus rien ; et puis du Généralife vous aurez une vue d'ensemble sur Grenade et ses alentours. — Allons donc au Généralife. »

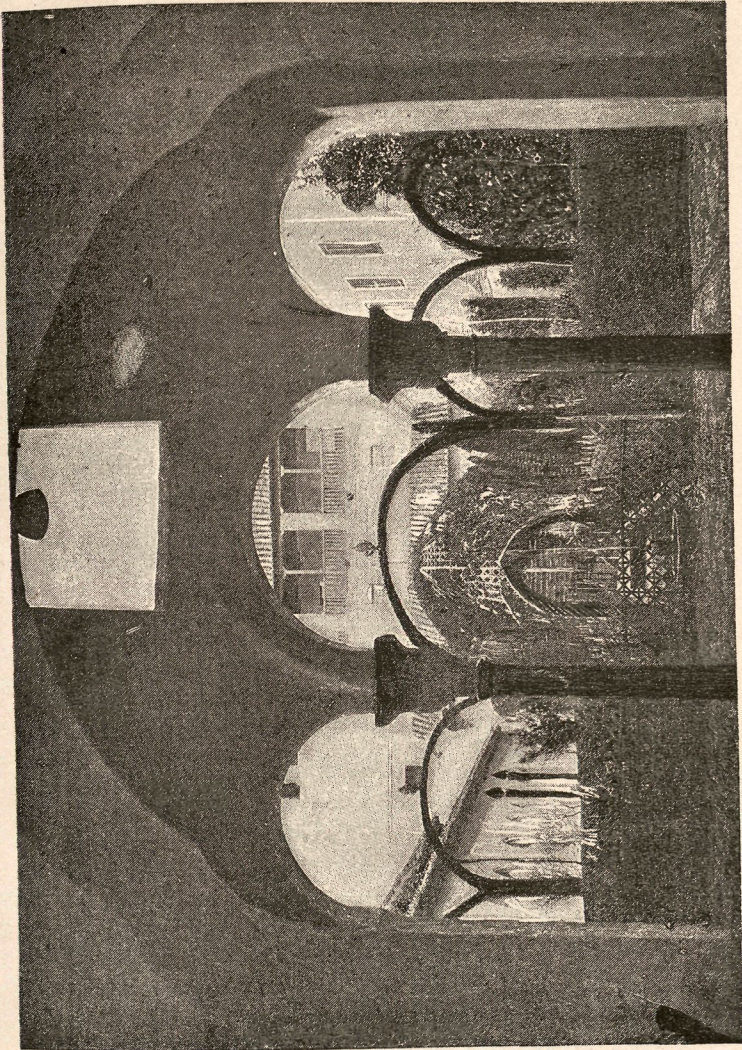
Le Généralife est aujourd'hui une propriété particulière. Il appartient à un grand seigneur Génois, le même qui possède à Pegli, près de Gênes, la féerique villa Pallavicini. Le voyageur y trouve d'ailleurs le même accueil. On y arrive par une des belles routes de l'Alhambra, puis par des allées plantées d'arbres et bordées de rosiers et de fleurs. Puis, à un coup de sonnette, la porte s'ouvre, et on se trouve dans un grand patio au milieu duquel s'étend un bassin de marbre, bordé d'ifs taillés qui forment autour un portique de verdure.

Puis, ce sont des murs de dentelle, malheureusement empâtés par le badigeon, des portes de marqueterie, et surtout, surtout des jardins délicieux, disposés en terrasse et arrosés par mille rigoles et par des bassins sans nombre. Un escalier, qui monte d'un jardin à l'autre, est séparé par moitié par un ruisseau qui descend en babillant de marche en marche, et porte à l'extrémité de chaque marche un petit bassin à jet d'eau. Que l'on se représente ce portique de cristal, étincelant au soleil, sur des girandoles de fleurs !

Du belvédère du Généralife, on découvre tout le panorama de Grenade, des hauteurs neigeuses de la sierra Nevada aux âpres sommets de la *Silla del Moro*, des ombreuses allées de l'Alameda aux versants de l'Abaycin tout hérissés de figuiers de Barbarie et d'aloès.

J'ai passé au Généralife une matinée délicieuse ; mais j'avais soif de voir l'Alhambra lui-même, ce palais des rois mores, tel que Boabdil l'a laissé, ou du moins ce qui en reste, ce que Charles-Quint n'a pas renversé pour élever à la place son palais renaissance. Il était tracé, d'ailleurs, ce palais, qui ne fut jamais terminé, parce que Philippe II, peut-être, en trouva l'emplacement trop profane ; et si l'Alhambra ne se trouvait là, on en admirerait certainement beaucoup et longtemps les sculptures fines et élégantes.

Mais il s'agit bien de Charles-Quint ! C'est Boabdil que nous sommes venus chercher derrière les murailles de briques dorées de la tour du jugement : murailles nues et solides comme des murailles de forteresse, qui enveloppent une sorte de coupole ogivale sous laquelle les rois mores rendaient la justice. Latéralement, cette coupole donne



GRENADE. LE GÉNÉRALIFE.

accès sur un passage qui conduit à la cour des *algives* (cisternes), ainsi nommée parce que, sous cette cour, se trouvent les immenses réservoirs qui alimentent l'Alhambra. On monte sur une de ces tours, couronnée d'une large terrasse, pour voir le panorama de Grenade et des alentours. Chemin faisant, l'œil s'arrête sur des ruines qui doivent être d'origine romaine.

De même que les rois catholiques d'Espagne ont bâti leurs palais sur les ruines des forteresses mores, les rois mores n'ont-ils pas fondé leurs alcazars et leurs alhambras sur les puissantes murailles des édifices romains ?

Je me suis demandé cela plus d'une fois, pendant mon rapide voyage, à la vue de certains vestiges. Après tout les Goths n'avaient pas pu détruire jusqu'aux matériaux et jusqu'aux fondations des temples et des palais romains ; et, malgré la diversité des origines, chacune des trois civilisations qui ont passé sur l'Espagne a dû hériter quelque chose de la précédente.

L'Alhambra, autrefois, couvrait de ces constructions et de ses patios une étendue de 400 pieds de long sur 250 de large ; aujourd'hui, ce qui en reste n'occupe plus qu'une partie de cet espace ; il n'y a plus de façade, et on entre par une porte dérobée, dans la cour des myrtes.

Ces abords sauvages et ruinés ne font que mieux ressortir, d'ailleurs, la délicatesse et l'élégance de ce parallélogramme entouré d'une galerie de fluettes colonnes de marbre blanc, puis d'une haie de myrtes, et dont le centre tout entier est occupé par une large pièce d'eau.

Ici c'est bien le patio des Mores. Rien n'y a été changé ; et il semble que, d'hier à peine, les maîtres l'aient abandonné.

Au fond, apparaît la salle des Ambassadeurs ; à droite voici la cour des Lions à laquelle on arrive encore par un passage dérobé.

La cour des Lions ! cette épave exquise de la civilisation more, cette perle architecturale, cette merveille de l'Alhambra !

Au milieu une fontaine soutenue par douze lions d'une sculpture barbare ; on sait que les Mores, ces prodigieux ornementalistes, ne devaient, de par le Koran, représenter ni les figures d'hommes ni les figures d'animaux : aussi ne savaient-ils rien de la forme ni de l'anatomie.